



# Derrière la grande porte

*Une année à Henri-IV*

Sarah Pochon

# Derrière la grande porte

*Une année à Henri-IV*

Sarah Pochon

© Éditions du Détour, 2021  
30, rue Buchou, 33800 Bordeaux.  
[www.editionsdudetour.com](http://www.editionsdudetour.com)  
Diffusion : CDE — distribution : Sodis.

Illustration de couverture : Loïc Sécheresse

Tous droits réservés. Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, stockée ou transmise sous quelque forme que ce soit, électronique ou mécanique, photocopie ou enregistrement, sans autorisation préalable écrite de l'éditeur. Tous les efforts ont été mis en œuvre pour identifier correctement les sources et les droits d'auteur de chaque texte et image. L'éditeur présente ses excuses en cas d'erreur ou d'omission, qu'il s'engage à corriger lors de futures éditions.

ISBN : 979-10-97079-81-9.  
Dépôt légal : mars 2021.  
N° d'impression : 2056299.  
Imprimé en France par CPI.

# **UN MONDE À PART**



**S**EPTEMBRE 2014, Lille-Flandres. Aujourd'hui, je démarre l'enquête. Je prends le TGV à 5 h 51. À cette heure-ci, les rues de la ville sont calmes, presque désertiques. J'ai porté une attention particulière à mes vêtements : une chemise en jean bleu sous une veste cintrée imitation velours d'un bleu plus foncé, un pantalon noir *slim* et des chaussures couleur camel avec des talons pas trop hauts. Je me suis lissée les cheveux aussi et je me suis maquillée légèrement : un peu de fond de teint, de l'anticernes pour avoir l'air plus reposé, du fard à paupières gris foncé et gris clair, et une touche de mascara noir. En fait, tous ces efforts à soigner mon apparence visent à asseoir ma crédibilité. Je veux qu'on me prenne au sérieux. Parce que je ne

me rends pas n'importe où ; je vais dans le 5<sup>e</sup> arrondissement de Paris, au lycée Henri-IV.

Henri-IV, c'est un peu comme Oxford en Grande-Bretagne, Harvard ou Yale aux États-Unis : tout le monde connaît. Pourtant il ne s'agit pas d'une université. À la fois collège et lycée, l'établissement est une cité scolaire publique. Avec ses 24 classes prépas (classes préparatoires aux grandes écoles ou CPGE) qui comptent pour beaucoup dans sa renommée, il accueille chaque année un peu plus de 2 600 élèves. Si, à chaque rentrée, les effectifs varient à la marge, cette année-là, Henri-IV c'est 692 collégiens, 892 lycéens et 1 110 étudiants en classes prépas. Avec 20 personnes occupant un poste à l'administration : parmi elles, le proviseur et les proviseurs adjoints, la principale adjointe du collège, quatre conseillers principaux d'éducation. Auxquelles s'ajoutent un médecin scolaire, deux infirmières et une secrétaire médicale. Et enfin une équipe pédagogique avoisinant les 215 enseignants et 7 documentalistes. Henri-IV (comme son concurrent le lycée Louis-le-Grand, également public et parisien, voisin même) a aussi la particularité rare de choisir sur dossier les élèves qu'il accepte au lycée, avec un recrutement

international et sans contrainte de respect de la carte scolaire — établissement *de facto* élitiste.

C'est mon travail de thèse qui m'amène là, dans un des lycées les plus réputés de France. Mon objectif est d'aller voir à quoi ressemble cet établissement dit « d'excellence », une fois qu'on est dedans, une fois que l'on passe sa porte. Qui sont ses élèves, que font-ils, d'où viennent-ils ? Comment deviennent-ils les meilleurs, est-ce si facile de représenter une élite scolaire ? Existe-t-elle ici, où tous réussissent, cette recette qui garantit le succès ?

C'est en sociologue que je vais au lycée Henri-IV pour voir et décrire, entendre et raconter, pour sentir l'ambiance, le climat du lycée et en partager l'expérience. Il est en général plus courant d'enquêter sur ce qui pose problème, de s'interroger sur ce qui fait difficulté dans la société et, dans le cadre d'études portant sur le monde scolaire, sur ce qui empêche ou contraint les enseignants dans leurs leçons et leur rapport aux élèves. Les établissements dits « difficiles » font l'objet d'une attention particulière, non seulement des politiques éducatives mais aussi de la communauté scientifique. Les questions de réussite, d'échec scolaire, de

décrochage, voire de violence sont régulièrement au cœur des préoccupations du système éducatif comme au cœur des médias. Nous semblons plus intéressés à savoir comment cela se passe dans les établissements populaires que dans les établissements plus riches, perçus eux comme « faciles ». Ce faisant, on essaie de comprendre et de répondre aux inégalités scolaires en ne se plaçant que d'un côté. Mais comment appréhender un phénomène sans observer ce qui lui est contraire, en allant voir à l'opposé ?

Par ailleurs, si un établissement est dit « difficile », pour qui l'est-il en réalité ? Est-il difficile pour les élèves, pour les enseignants, pour les parents ? Qui sont les premiers à ressentir et à vivre cette difficulté déclarée ? Il faut prendre garde, bien sûr, à cet étiquetage des établissements trop souvent caricatural. De nombreux enseignants font l'expérience d'un enseignement dans des écoles dites « difficiles » qui ne correspond en rien, au quotidien, à l'image que l'on peut s'en faire. Et, à l'inverse, des établissements implantés dans des contextes plus favorisés peuvent cacher un quotidien plus violent qu'il n'y paraît. Est-ce alors parce qu'il ne s'y passe « rien » qu'il est plus rarement question des lieux de l'excellence scolaire dans

les enquêtes sociologiques ? Est-ce parce qu'il n'y a « aucun » problème ?

Au moment où j'écris ma thèse, je suis aussi professeure d'Éducation physique et sportive (EPS). Et, là encore, on ne sait pas grand-chose sur le rapport au corps des élèves les mieux notés de France et je trépigne de curiosité à l'idée de découvrir à quoi ressemblent les leçons d'EPS dans ce lycée hyperfavorisé. Quels enjeux pour ces élèves que l'on imagine si cérébraux ? Quoi de mieux d'ailleurs que le corps pour observer comment ils se comportent, ce qu'ils apprennent les uns aux côtés des autres ?

Me voilà donc prête à prendre le contre-pied des recherches généralement menées en sociologie de l'école pour porter mon attention sur un monde scolaire réputé, prestigieux, puissant et performant.

Durant une année scolaire, je vais chaque jour ou presque mener des observations au sein du lycée Henri-IV ; je vais m'immerger aux côtés de ceux qui peuplent cet établissement hors norme : enseignants, infirmières, bibliothécaires, lycéens, personnels administratifs... et faire ce que l'on appelle de l'ethnographie scolaire ; observer les situations d'enseignement

aux côtés des enseignants d'EPS, au cœur des leçons, être présente aux interours, observer les élèves lorsqu'ils sont dans les bibliothèques ou pendant les activités communes ; je vais, en m'appuyant sur des questionnaires que 681 lycéens ont remplis à ma demande, dresser leur profil socioculturel, pour esquisser le portrait, dans ses contours et ses détails, dans ses normes et ses contrastes, d'une élite scolaire.

En attendant, le TGV file vers Paris. Armée de mon carnet de terrain, dans lequel je retranscrirai tout ce que je verrai et entendrai, et sur lequel je coucherai aussi les affects et les émotions que je pourrai ressentir, j'identifie l'itinéraire qu'il me faudra emprunter pour me rendre au 23, rue Clovis. J'ai prévu de prendre le métro et de descendre à la station Cardinal-Lemoine. Je n'ai pas encore repéré l'existence d'un itinéraire bien plus rapide en RER — ce sera pour plus tard.

Arrivée à 7 h 17, Paris-Nord. Ça grouille de monde d'un seul coup. Je rejoins rapidement le souterrain. Le tumulte du métro parisien. Les portes des wagons qui s'ouvrent à chaque station. Les secousses à chaque arrêt. Le bruit incessant. La chaleur aussi. Quasi étouffante malgré l'heure matinale. Des odeurs le plus

souvent désagréables. Des gens pressés. Des travailleurs aux vêtements déjà tachés d'éclaboussures de peinture, quelques cadres habillés en costard-cravate, de jeunes lycéens ou étudiants... Sur le trajet, on fait tout pour ne pas se retrouver trop collés les uns aux autres. Et on se tait. On s'épie discrètement, l'air de rien. Chacun est à ses pensées; certains plongés dans un journal, dans un roman ou s'abandonnant peut-être à des rêveries, les yeux ouverts; d'autres, les écouteurs enfoncés dans les oreilles, battent la mesure avec des hochements de tête.

Station Cardinal-Lemoine, 8 heures. Les hauts immeubles d'habitation (de sept étages minimum) de la rue Monge surgissent devant moi. Immenses, imposants. Sur les étroits balcons au-devant des fenêtres, ici et là, quelques géraniums dans des cache-pots, accrochés à des grilles en fer noir. Je me sens minuscule ici, moi qui débarque de ma province, et je m'interroge un peu naïvement: qui habite ces rues et ces longs boulevards? Qui vit dans ces appartements aux façades marquées de l'empreinte du luxe?

Rue Cardinal-Lemoine, aucun commerce, aucune activité. C'est juste un lieu de passage pour ceux qui veulent par exemple rejoindre

la place du Panthéon et ses cafés alentour. Sur le parcours, des vestiges. Les restes d'une enceinte fortifiée. Le quartier respire l'avant, l'ancien et l'histoire. Je traverse la rue Descartes. Très vite, une tour carrée s'élève et prend toute la place dans ce panorama. Un paratonnerre que l'on discerne à peine, pointant vers le ciel : c'est la tour Clovis. Elle est impériale, elle jaille des hauts murs qui l'encerclent et la protègent. Derrière elle, on aperçoit le dôme du Panthéon. Un bus s'arrête à quelques mètres de moi et des lycéens en descendent. Certains, plus pressés, accélèrent le pas et gagnent le porche d'entrée du 23 de la rue Clovis. L'entrée du lycée Henri-IV. Au dernier étage, le drapeau républicain français est accroché ; c'est un établissement public. La porte donnant sur l'intérieur me paraît colossale. Certains la nomment « la grande porte ». Je ne saurais dire ses dimensions exactes. Sa couleur rouge ajoute au sentiment de puissance qu'elle dégage, massive, à demi ouverte. J'essaie de jeter un œil à l'intérieur. Comment est-ce dedans ? Qui sont les élèves et comment se comportent-ils ? À quoi ressemble leur quotidien ? Comment font-ils pour réussir ? Comment les proviseurs qui s'y succèdent entretiennent-ils la réputation du lycée ? Y aurait-il quelques secrets à

percer ? Une énigme ? Je m’amuse à m’imaginer en détective sur les traces de ce mystère de l’excellence scolaire et le lycée dressé devant moi me renvoie en écho l’impression que « quelque chose se cache là » ou, tout du moins, qu’il y a quelque chose à y découvrir.

En effet, en arrivant de ma métropole lilloise, pour moi qui n’ai enseigné jusqu’alors que dans des lycées professionnels, il est difficile de faire comme si cet endroit ne m’apparaissait pas inhabituel, insolite même. Il sort de l’ordinaire, assurément. Il est déjà en apparence en tout point différent des collèges et des lycées que j’ai fréquentés en tant qu’élève. Plantée devant cette porte rouge, c’est vrai, je suis impressionnée. Mais comment ne pas l’être lorsque l’on connaît la réputation du lycée ? À l’évocation du nom Henri-IV, on peut penser instantanément à Ravaillac, à la poule au pot et à son panache blanc. Mais la légende de ce roi s’étend maintenant à la sphère scolaire et le panache blanc couronne aujourd’hui ce célèbre lycée français. La réputation du lycée et son décorum n’agiraient-ils pas comme une « loupe » ? Une loupe qui déformerait la réalité, jusqu’à faire de l’établissement un fantasme ?

Jusqu'à alimenter les idées reçues ? Des enseignants et des enseignantes que j'ai rencontrés au cours de mon enquête n'ont pas hésité à me confier leurs appréhensions, le jour où ils ont appris leur nomination à Henri-IV. Véronique (agrégée en Sciences de la vie et de la terre au lycée) me confiera ainsi, plus tard :

« La réputation a précédé l'annonce. Donc, la crainte de ne pas être à la hauteur. Mais ça, c'est une crainte très générale en fait. J'ai croisé beaucoup de collègues qui ont eu la même inquiétude en arrivant ici. Alors elle est visible, dite ou pas... Mais quand elle n'est pas dite, elle ressort quelques mois plus tard quand le collègue avoue : "Heureusement que vous m'avez accueilli parce que j'aurais passé un été absolument horrible, très anxieux." [...] C'est vrai qu'il y a une inquiétude parce qu'on sait que le niveau est très haut, aussi bien au niveau des élèves que des collègues. »

Sandrine, trentenaire dynamique et enseignante d'EPS, me racontera aussi, en souriant, sa peur de venir :

« Pour moi c'était "*THE*" bahut, le grand bahut. Tu ne peux pas y accéder, c'est tellement "classe" ; donc j'avais peur de venir. Quand j'ai vu que j'avais

l'affectation, je me suis dit: "Waouh, comment je vais faire, je ne vais peut-être pas gérer, c'est un autre public..." Et finalement tu t'adaptes très vite.»

Qu'y a-t-il alors derrière ces hauts murs qui fassent trembler même les enseignants? Alors que je suis face à cette grande porte, je me rends compte que nous ne savons rien du lycée Henri-IV, hormis sa réputation. Et sur la boîte noire que représente encore le monde scolaire de l'excellence, je n'ai à cet instant rien d'autre que des clichés inopérants: ces exigeants élèves du lycée s'apparentent aux «héritiers» de Bourdieu (c'est-à-dire à des élèves qui ont hérité de leurs parents des ressources culturelles qui vont entrer en adéquation avec la culture transmise à l'école et donc plus facilement réussir). À moins qu'ils ne soient l'inverse, des élèves méritants et persévérants, aptes à se surpasser quel que soit leur milieu social, quelles que soient les difficultés qu'ils rencontrent dans leur parcours scolaire, seulement redevables du principe d'égalité des chances?

Mais avant d'entrer dans le lycée, continuons notre tour du quartier. Postons-nous sur la place des Grands-Hommes chère à Patrick Bruel — un ancien d'Henri-IV justement. Derrière nous,

le Panthéon. Son dôme qui le surmonte, ses colonnes corinthiennes immenses, son fronton triangulaire couvert de symboles, de messages, de représentations : la République protégeant les sciences et l'histoire. Tout autour, les hauts immeubles de style haussmannien dominent la place. J'observe leurs balcons individuels, les rez-de-chaussée abritant des commerces (excepté pour les immeubles de grande bourgeoisie). À 8 heures, on peut voir des étudiants se presser en direction de la faculté de droit, juste en face du Panthéon. Puis, à midi, si le soleil est de sortie, ils envahiront « les marches de la place des Grands-Hommes » pour déjeuner d'un sandwich. On croise aussi des enseignants qui se rendent à pied au Collège de France, rue des Écoles, ou bien aux lycées Louis-le-Grand et Henri-IV, ou à la Sorbonne. On peut voir des élus, hommes ou femmes politiques, se faire déposer par le chauffeur d'une berline noire aux vitres le plus souvent teintées, aux pieds des marches de la mairie du V<sup>e</sup>. À côté, des employés de la voirie sont accoudés au comptoir des brasseries et se requinquent avec un café. Des groupes de collégiens avec leur professeur discutent sans s'émouvoir de la démesure des institutions et appartements de luxe qui les entourent. En rez-de-chaussée des longs